

Le cas Lucia J. [Un feu dans sa tête]



© Simon Gosselin

D'Eugène Durif
Mise en scène : *Éric Lacascade*
Avec : *Karelle Prugnaud et Eugène Durif*

REVUE DE PRESSE

Théâtre

LUCIA ANNA LIVIA JOYCE – EN MOUVEMENT(S)

11 mai 2018 | Par [David Rofé-Sarfati](#)

*Eugene Durif continue son travail d'investigation sur le rapport du corps et du théâtre. Il a écrit **LUCIA ANNA LIVIA JOYCE – EN MOUVEMENT(S)**, un texte prêté à la fille de **James Joyce** incarné par **Karelle Prugnaud** dans un corps à corps admirable, mis en scène par **Éric Lacascade** au Théâtre de la Reine Blanche.*

Après des études de philosophie et une carrière de journaliste, **Eugène Durif** déploie un travail inestimable sur l'art de la dramaturgie pour le théâtre, la radio, la télévision et le cinéma. Il portait en lui depuis longtemps cette pièce sur la relation étrange et fusionnelle de James Joyce avec sa fille Lucia. **James Joyce**, écrivain considérable et énigmatique développa un lien jaloux avec sa fille... et avec la schizophrénie de celle-ci. Ce couple père-fille contient le poison de la fusion et par analogie des enseignements précieux pour nous tous.

Eugène Durif est un auteur de l'anti-arrogance. Il s'affaire à son sujet. Avec authenticité et avec coeur, il ose l'impossible en offrant une adaptation théâtrale à son roman en cours d'écriture. Le roman raconte la vie de Lucia Anna Livia Joyce et sa survie parfois en institution psychiatrique ou parfois auprès de son père. **Karelle Prugnaud** magnifique comédienne et danseuse sera Lucia dans une mise en scène de Eric Lacascade. Par son engagement physique radical et son rapport intime avec le mouvement elle donne à voir ce qui intéresse **Eugène Durif** et qui pourrait se résumer à cette question fondamentale : **comment les mots traversent le corps et comment ces mêmes mots réclament à être restitués sur un plateau de théâtre ?** Nous assistons à un corps à corps brutal entre le texte et le corps de l'actrice, un corps à corps violent, transgressif. Seul le motif théâtral, emprunté à James Joyce de *work in progress*, d'une construction qui se songe finie en même temps qu'infinie nous offre une respiration salvatrice en même temps, parce qu'il y a cette coupure, une brèche pour une pensée différenciée.

La pièce est inattendue, physique, charnelle et érotique. Karelle Prugnaud incarne tout du long le bouleversement et l'instabilité tandis que, car boiter n'est pas pécher, le texte soutient tout. C'est remarquable.

Texte : Eugène Durif

Mise en scène : Éric LACASCADE

Distribution : Karelle PRUGNAUD

l'Humanité

Lucia bouleversante et bouleversée

Lundi, 24 Décembre, 2018

[Jean-Pierre Léonardini](#)

Étapes convulsives des hystériques de la Salpêtrière que Freud découvrit médusé.

Ce n'est pas tous les jours qu'on peut affirmer autant de respect et d'admiration devant un objet théâtral aussi brutal et raffiné que celui-là, qui a pour titre *le Cas Lucia J. (un feu dans sa tête)*, vu jeudi dernier (1). Un trio d'artistes sans peur en est comptable. Eugène Durif a composé la partition, sur ce que pourrait dire et crier la fille de James Joyce quand celui-ci s'échine – dans les années 1930 – sur l'écriture de *Finnegans Wake*, festin de langues en état d'ébriété qu'il qualifie de « work in progress », soit une œuvre en devenir, définition que Durif reprend à son compte pour sa pièce, qu'il jumelle avec un roman sur Joyce et Lucia en cours de fabrication. Éric Lacascade, régisseur d'envergure à l'esprit aventureux, dirige l'expérience scénique effectuée sous nos yeux par Karelle Prugnaud, actrice et performeuse d'exception qui joint le souffle tragique à la plus souple expression du corps. Lucia et Joyce étaient unis par un délire langagier absolu. Sa fille, il ne la voyait pas folle. Elle apprit la danse auprès d'Isadora Duncan et fut psychanalysée par Jung, qui la déclara schizophrène.

Karelle Prugnaud, à la vénusté électrique et à l'audace sans frein, incarne avec éclat la figure de Lucia, éprise de Samuel Beckett, lequel la rejeta. En sublime gibier d'asile, bouleversante, bouleversée, elle parcourt dans son jeu les étapes convulsives des hystériques de la Salpêtrière que Freud découvrit médusé. Durif ayant imaginé une lettre sacrément érotique de Nora à Joyce, son mari, Karelle Prugnaud la mime et la profère dans ses conséquences obscènes avec une souveraineté accomplie. Lacascade, en retrait, la somme de se remettre en jeu autrement. Elle s'exécute, prouvant ainsi sa parfaite maîtrise dans l'art du simulacre porté à son comble ; tantôt diablesse possédée, tantôt petite fille désastrée. À la fin, Durif, d'une voix douce, donne quelques clés sur son texte tempétueux, fruit d'une poésie savante. On aimerait que cet acte artistique valeureux, né de la conjonction de talents si flagrants, ait la longue vie qu'il mérite. Ce n'est pas assuré, car l'époque est chiche en imagination. Le secteur public du théâtre n'obéit-il pas désormais à la règle mesquine du charbonnier qui est maître chez soi et ne se montre pas trop curieux de ce qui a lieu ailleurs ? On se retranche, on veille au grain. On s'abrite. Tous contre tous et Dieu reconnaîtra les siens.

(1) C'était à la Scène nationale de Villeneuve-d'Ascq (Nord), après une première mouture à la Reine Blanche à Paris. Dieppe (Seine-Maritime) devrait accueillir le spectacle sous peu.

Lundi 28 janvier 2019

Un appel !

Le cas Lucia J (Un feu dans sa tête) d'Eugène Durif. Mise en scène d'Éric Lacascade

Il aura donc fallu attendre la fin de l'année 2018 pour qu'enfin un souffle d'air pur vienne rafraîchir l'atmosphère confinée de notre univers théâtral. Faut-il préciser que nos sauveteurs sont au nombre de trois – un trio majeur – , évoluent pour l'occasion en dehors de toute structure, au gré du vent (mauvais ; celui des institutions), comme ils le peuvent, mais avec la même passion chevillée au corps. Ils sont donc trois, Eugène Durif, écrivain ne dédaignant pas de monter sur scène et sans doute l'un des poètes dramatiques les plus passionnants de la sphère théâtrale, Karelle Prugnaud, comédienne et performeuse incandescente, metteuse en scène de talent à ses heures, ainsi qu'Éric Lacascade, metteur en scène qui, lui, connaît bien les grosses structures et les grandes productions, mais a préféré pour l'occasion se lancer sans filet dans l'aventure retrouvant ainsi une véritable liberté d'action. Ils sont donc trois à s'être mis d'accord, sans un sou en poche, mais décidés à tracer les faits et gestes que certains (les ayant-droits notamment) auraient bien aimé effacer, d'une personnalité singulière, hors normes, sur le destin de laquelle Eugène Durif se penche depuis plusieurs années déjà, Lucia Joyce, la fille de l'auteur de *Finnegans wake*, James Joyce. Sans producteur principal important, pris en charge par les compagnies respectives d'Éric Lacascade, d'Eugène Durif avec Karelle Prugnaud (L'envers du décor), et avec l'aide de quelques fidèles comme la Rose des Vents de Villeneuve d'Ascq où la présente mouture du travail a été présentée quatre soirs durant en décembre dernier, ou la Scène nationale de Dieppe, *Le cas Lucie J. (un feu dans la tête)*, a été répété ci et là quand cela était possible... Une étape de travail a déjà été présentée en avril dernier au théâtre de la Reine blanche à Paris, dans l'espoir sans doute que quelque programmateur (dont c'est tout de même le métier) vienne voir ce qui se passe sur le plateau et soit sensible à la singularité sinon la qualité de la proposition... Pour qui a vu cette étape de travail puis celle présentée à Villeneuve d'Ascq, le doute n'est guère permis : le spectacle navigue sur de belles eaux, vent dans le dos, dans la bonne direction. Reste à savoir quelle sera sa prochaine halte alors que le travail d'écriture d'Eugène Durif trouve déjà sa juste mesure. L'auteur est hanté par la double figure de Lucia Joyce et de son père ; voilà plusieurs années déjà qu'il tourne autour d'elles au point qu'entre deux conférences sur le sujet, il a entrepris d'écrire à la fois une pièce de théâtre et un roman sur la question, ce que voyant France Culture vient de lui confier un cycle de 5 émissions – un véritable feuilleton – pour décrire le destin de la jeune femme (ce sera donc un troisième type d'écriture que Durif devra trouver et mettre en œuvre). Mais qui était cette Lucia Joyce née en 1907 à Trieste et disparue en 1982 à l'hôpital psychiatrique de Saint-Andrew's à Northampton ? Le titre du spectacle a le mérite de poser clairement les termes de la question : *Le cas de Lucia J. (Un feu dans la tête)*. À voir le déroulé de la vie de Lucia J., on peut effectivement parler de « cas » avec l'image du « feu dans sa tête », allusion au fait qu'elle passa la plus grande partie de sa vie, dès les années 30, d'un hôpital psychiatrique (à Zürich) à un autre (Saint-Andrew's) avec une halte à Ivry où mourut Artaud en 1948... Feu dans sa tête, mais sans doute aussi feu dans son corps, ce que Karelle Prugnaud exprime sur scène avec une belle fureur toujours maîtrisée. Feu dans le corps, puisque Lucia J. commença son parcours artistique par la danse. « Avant que tout s'arrête, je danse des journées entières, pendant plusieurs années. Mes parents suivent cela de près, ils ne me quittent presque jamais. Quand je suis allée faire un stage à Salzbourg, à l'école d'Isadora Duncan, dirigée en fait par

sa sœur, ils sont venus en vacances tout près »... Promise à un bel avenir, après avoir côtoyé Jacques Delcroze, Raymond Duncan (le frère d'Isadora), Madame Egorova, pédagogue des ballets russes, qui fut également le professeur de Zelda Fitzgerald qu'elle croisa, elle s'arrête brusquement à l'âge de 22 ans. Elle écrit, dessine (Calder fut un temps son professeur de dessin), fréquente Samuel Beckett qui est alors le secrétaire de son père, mais refuse de s'engager plus avant comme elle le désire... et commence à connaître ses premiers troubles psychiatriques. Elle est soignée par Jung avant d'être internée. Le moins que l'on puisse dire est que sa relation avec son père, James, est trouble et complexe, ce dernier pensant simplement que Lucia retrouverait la raison dès qu'il aurait terminé l'écriture de son *Finnegans wake* entamée en 1923, et achevée seulement quinze ans plus tard ! Un temps largement suffisant pour que Lucia recouvre la santé, elle qui se confond parfois avec l'héroïne du livre, Anna Livia Plurabella, au cœur de toutes les langues inextricablement mêlées. Durif fera dire à Lucia – car c'est elle qui parle dans son texte, ce qui donne à l'ensemble une tonalité singulière – « je déteste cette anna livia plurabella, elle m'a volé ma vie, volé à toi/Anna Livia Plurabella »... Où sommes-nous ? Dans quelles pages de quel livre ? Celui de la vie enserrée dans une camisole de force ; l'écriture de Durif est superbe, la forme séquencée épousant le rythme de la pensée malade en perpétuelle mouvance et agitation de Lucia : « Ça crie dans ma bouche, ça crie dans ma tête, tous leurs mots qui me déchirent l'intérieur, vous voulez que je gueule encore pour que vous les entendiez mieux ? » Sur le plateau rendu à l'état brut par Magali Murbach, Karelle Prugnaud cisèle les cris de Lucia ; elle le fait avec une rare détermination, entre grâce et violence. Sa troublante beauté fascine en ce qu'elle recèle de dangerosité, celle de la folie. Guidée par Éric Lacascade elle est prête à jouer, de toutes les tonalités et de tous les registres qu'il lui demande. Lui tout comme Durif rôde aux alentours de ce qui tient lieu de plateau. Un lieu hanté par ces trois personnages et que balaye un authentique souffle poétique. Il serait aberrant qu'une telle proposition ne trouve pas refuge dans d'autres théâtres (alors que sa production est tellement éloignée – aux antipodes – de celles au coût de centaines de milliers, voire de plus d'un million, d'euros des petits maîtres starifiés qui hantent nos scènes), mais il est vrai que c'est à cette aune que l'on peut mesurer l'état de notre société, et que les troubles de l'esprit font toujours peur.

Jean-Pierre Han

NECTART^{N°8}

COMPRENDRE LES MUTATIONS CULTURELLES ET NUMÉRIQUES

L'INVITÉE

FAWZIA ZOUARI

*« Je me bats
pour dire que
je suis l'égale
de l'homme »*

TENDANCES ARTISTIQUES

CINÉMA
D'ANIMATION :
UNE « FRENCH
TOUCH »
AU SUCCÈS
PLANÉTAIRE !

SÉBASTIEN DENIS

RÉVOLUTION TECHNOLOGIQUE

AMAZON EST-IL LE
NOUVEAU GÉANT DE
LA CULTURE ET DU
DIVERTISSEMENT ?

MATHILDE RIMAUD

DOSSIER

JEU VIDÉO : DE L'ART OU DU COCHON ?

EN QUOI C'EST UN JEU ?
EN QUOI C'EST UN ART ?
EN QUOI C'EST ADDICTIF ?
EN QUOI C'EST L'INDUSTRIE
CULTURELLE DU XXI^E SIÈCLE ?



PLACE DES ARTISTES

Dans cette revue qui privilégie la réflexion et l'analyse, il nous a semblé essentiel de donner la parole aux artistes pour vous livrer d'autres points de vue, d'autres points de fuite. À partir de deux questions auxquelles ils peuvent répondre (ou non) très librement :

À quel moment et dans quelles circonstances
avez-vous ressenti que l'art peut agir sur le monde ?
Quel rôle vous assignez-vous dans la société en tant qu'artiste ?

KARLELE PRUGNAUD

« L'art est un prétexte pour rencontrer des mondes »

Steven Cohen va se promener telle une sculpture le sexe tiré par un coq sur la place du Trocadéro affirmant son identité Gay, juive, blanche, âgée, mâle tout en lui adjoignant un symbole de fierté nationale française – « mon but était de ressembler à une show girl fatiguée, glamour mais en déclin à l'image de la France » –, il a choisi cette place du Trocadéro parcourue par Hitler, et Albert Speer, désirant défier l'extermination par le seul fait d'être en vie.

L'artiste est celui qui rend compte.

C'est celui qui en dehors de toutes considérations politiques, sociales, religieuses

est témoin de son temps. Un témoin unique et privilégié qui doit dire parce qu'il ne peut faire que cette chose qui est de poser une parole qui a vocation de mémoire intime d'une communauté. Malgré l'éloignement que connaît l'artiste face à ce qui était sa mission première (relier le sacré au profane par un travail visant à la compréhension du monde), il reste toujours celui qui doit traduire le mystère, décoder l'énigme de l'existence. Ou du moins tenter de le faire. Parce qu'être artiste c'est d'abord tenter. Essayer. Chercher. Tenter. Risquer. Rater. Rater un peu mieux. Et recommencer, en espérant. Car



Photo DR

malgré les tentatives avortées (car comment dire le monde sans le tromper ?), il n'en reste pas moins qu'il y a dans l'artiste cette idée de conservateur. De passeur de l'histoire intime d'une époque et de l'état d'esprit de cette époque en résistant par son art à ce qui la rend la moins humaine. Je pense à toutes ces pièces de théâtre, ces films, ces livres ou musiques qui, dans des époques troubles, furent de vrais outils de résistance. C'est ainsi que je vois l'artiste comme la vigie qui tente de prévenir le malheur en le montrant du doigt. Reste que la part la plus importante de l'artiste pour moi est celle de la nécessité. Cette nécessité qui fait qu'on n'a pas le choix.

Pas d'autres possibles que de créer et je pense que c'est à cet élément précis que l'on se reconnaît comme artiste ou pas.

Puis-je faire autre chose que monter des pièces, jouer dans des pièces ?

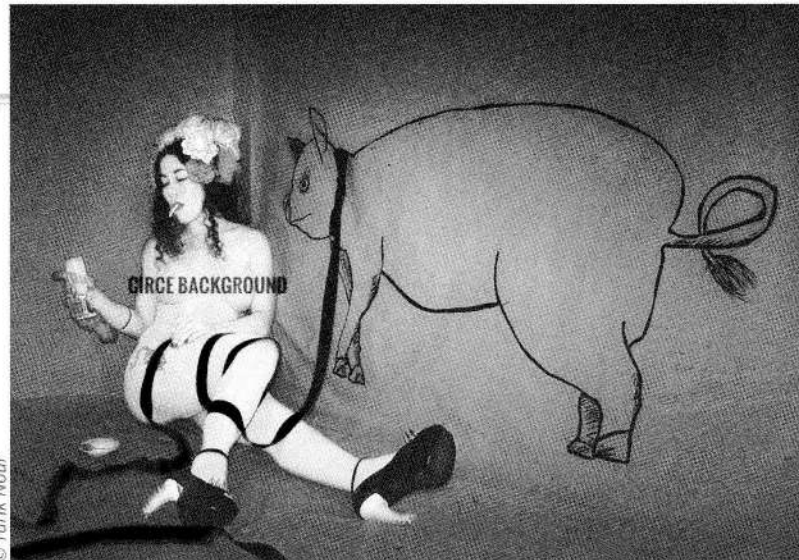
Tant que la réponse, sincère, viscérale, sera « non », alors je peux continuer. On devrait tous, chaque jour faire cette épreuve de vérité devant son miroir et y répondre. C'est une vocation qui demande de l'engagement et de la foi dans sa route, ses choix, face au réel. Parce que nous avons choisi d'être à un endroit mouvant, sensible, un de ces endroits qui changent sans cesse de forme, un continent que l'on explore tout en en traçant la géographie.

La place de l'artiste est précisément celle de quelqu'un qui crée la topographie d'un lieu qu'il ne connaît pas. C'est dans ce paradoxe que je me sens vivre.

Mais tout ça a un début, une origine qui relève presque du miracle tant il suffit d'un rien pour engendrer le tout d'une vie. Imaginez une petite fille qui grandit dans la campagne hors du monde. Au milieu des champs labourés à perte de vue comme seul horizon, avec comme référent l'ordre établi par l'éducation nationale et l'éducation collective. Cette fille, bonne élève, rêve le monde tel qu'on le lui raconte, tel qu'on le lui promet, tel qu'on le lui a délimité. Un jour au lycée, son professeur de théâtre fait danser tous les élèves sur Duke Ellington. « Faites ce que vous ressentez, soyez libres, viscéraux, organiques, honnêtes, instinctifs, sau-

tez, dansez, rêvez, allez où vous voulez, faites le tour de l'école en criant, faites l'équilibre la tête à l'envers sur votre bureau, écrivez ce que vous pensez sur le tableau, pleurez, vivez, ressentez, donnez ! »

Le jazz lui a ouvert les yeux, a changé son monde. Elle est devenue metteuse en scène et comédienne. Un morceau de jazz a bouleversé ma vie. Depuis, l'art pour moi est un prétexte à être en contact avec le monde, les travaux que j'effectue sont des prétextes pour rencontrer des mondes, des univers, des vies singulières et atypiques qui sont aux antipodes de la mienne, mais qui la nourrissent, la font évoluer, la confrontent, évitent l'endormissement ambiant de l'entre-soi. Depuis, je cherche inlassablement à faire passer cette petite étincelle à une, deux, dix ou cent personnes (ce serait ça le miracle !) dans le public lorsque je présente un spectacle. Faire que par des forces souterraines on arrive à susciter le rêve et la vocation du rêve chez quelqu'un qui le fera à son tour. Pourquoi ? Pour parler du monde. Toujours parler, parler et raconter notre monde, celui d'un autre. Un monde qui existe ou qui n'existe pas, qu'importe, mais raconter et montrer à voir quand il ne reste que ça à faire car l'art c'est ce qui remplace l'ennui quand on ne s'ennuie pas.



NECTART

Karelle Prugnaud est metteuse en scène, comédienne et performeuse. Elle débute en tant qu'acrobate dans des spectacles de rue puis se forme au théâtre grâce au compagnonnage-théâtre (Rhône-Alpes), avec notamment Sylvie Mongin-Algan, Dominique Lardenois, Oleg Koudriachov, Elizabeth Macocco, Alexandre Del Perugia, Laurent Fréchuret... Elle réalise ses premières mises en scène à Lyon : *Un siècle d'amour* (d'après Bilal), puis *Ouvre la bouche oculosque opere* (d'après Jan Fabre). À partir de 2005, associée à Eugène Durif au sein de la compagnie L'envers du décor, elle développe un travail pluridisciplinaire entre théâtre et performance, parfois cirque : *Bloody Girl* (poupée charogne), *Cette fois, sans moi*, *La Nuit des feux*, *Kawai Hentai*, *L'Animal : un homme comme les autres ?*, *Héroïne*, *Hentai Circus*, des spectacles créés et joués sur tout le territoire national. Associée à Mauricio Celedón et Kazuyoshi Kushida, elle met en scène en 2010 la troisième partie du spectacle du Cirque Baroque, *4' sous d'cirQ*. Avec l'auteure Marie Nimier, elle crée de 2008 à 2010 un triptyque de performances pour trois éditions du festival Automne en Normandie, *Pour en finir avec Blanche-Neige* ; puis, toujours avec Marie Nimier, *La Confusion* en 2012, *Noël revient tous les ans* en 2014, deux créations au Théâtre du Rond-Point. En 2016-2017, elle met en scène *Ceci n'est pas un nez* (jeune public) d'Eugène Durif, et en 2018 *Léonie et Noélie* de Nathalie Papin au festival d'Avignon.